

LE BOURGET-DU-LAC

Appellations médiévales : Borge-tum, Borget, en fait diminutif de bourg.

Habitants : Les Bourgetains

Population : 1472, 120 feux - 1561, 160 feux et 1 463 hab. - 1743, 939 hab. - 1806, 1 590 hab. - 1848, 1 920 hab. - 1911, 1 340 hab. - 1936, 1 107 hab. - 1946, 2 192 hab. - 1976, 2 270 hab.

Altitude : 240 m au chef-lieu.

Etagement : de 230 à 1 490 m.

Superficie : 2 005 ha.

A 6 km de La Motte-Servolex, à 11 km de Chambéry.

Pendant la Révolution, chef-lieu de canton - après 1800, canton de Chambéry-nord - 1816-1860, mandement de La Motte-Servolex - depuis 1860, canton de La Motte.

La paroisse dépendait de l'archiprêtré de Notre-Dame à Chambéry, puis de celui de La Motte-Servolex.

Hameaux et lieux-dits : Barbezet †, les Berbets †, les Berthollets, le Bilot †, les Buissons †, chez Cachoud, les Cartères †, Charpiniaz †, le Cimetière †, les Ciseaux †, la Comba †, les Decouz †, les Fanières †, les Fenevières †, les Fiolets †, les Fourneaux, le Garachon, le Grand Caton, les Grangeons †, Gremailloz †, Juiverie †, Layot †, la Matassine, les Mathieux †, les Metranniens †, Montanduz †, les Moulins de Thibaud †, Nerdais †, Panlou †, le Petit Caton, Pierre Cuse †, la Plaine, la Plantia †, le Raffour, Sous Rami †, la Ravoire †, la Rochette †, Saint-Alban, la Serraz, Soyère †, Thuix †, les Timonières, les Varons †, le Verger †, le Vignier †.*

Un site archéologique fructueux

Il est de moins en moins sûr que Le Bourget soit l'hypothétique Labisco des itinéraires antiques, que les

archéologues n'arrivent pas à situer dans la région. Il n'en est pas moins indéniable que Le Bourget est un site très anciennement habité comme en témoignent les urnes, lampes, vases, monnaies, sépulcres et inscriptions découverts ici depuis des générations. On a toujours fait remonter aux Romains, l'aqueduc souterrain, qui amène ici l'eau du Tremblay (la Golette des Fayes ou des fées) ainsi que les premières excavations minières (comme le « Golet de l'Esprée »). Il est évident que les plus anciennes installations humaines s'accrochèrent aux premières pentes de la montagne au-dessus du lac et de ses marais et qu'elles n'en descendirent qu'au fur et à mesure du recul des eaux.

Des moines et des comtes

Le Bourget entre dans l'histoire avec le passage vers l'an 1 000 du grand abbé de Cluny, Saint-Odilon. Selon la légende, ce dernier arrêté ici par la maladie, vit en songe Saint-Maurice, patron de l'église locale, planter une croix blanche avec l'aide d'un jeune prince reconnaissable à l'aigle déployé sur sa poitrine. Non seulement ce rêve rétablit le vénérable prélat, mais lui fit octroyer par le comte Humbert le hameau de la Matassine pour y fonder un prieuré. Cette fondation n'avait rien d'extraordinaire en cette époque, où toute l'Europe occidentale se couvrait d'un dense réseau de maisons bénédictines, signe du renouveau religieux et de la grande réforme grégorienne. Ce qui est frappant néanmoins, c'est surtout la faveur des comtes de Savoie pour l'établissement ; s'il n'y eut jamais plus d'une dizaine de moines,

les prieurs n'en reçurent pas moins un important domaine et des droits seigneuriaux considérables, richesse et puissance confirmées par la construction d'une belle église aux XII^e-XIII^e siècles et par les visites fréquentes du marquis de Suse, Thomas de Savoie, frère du comte Amédée IV. Ce dernier, enchanté du lieu, acquiert des moines, en 1248, un domaine en bordure du lac pour y édifier une maison et un vivier.

Le Bourget va donc connaître une première apogée aux XIV^e-XV^e siècles. Le château du prince Thomas va devenir pour ses enfants et petits-enfants une de leurs principales résidences, à la fois proche de Chambéry et d'Hautecombe, d'où l'on gagnait facilement le Bugey, le Genevois et le Viennois, dans un site agréable où l'on pouvait pratiquer à loisir la pêche et la chasse. C'est ici que le « Comte Vert », Amédée VI, accueillit sa fiancée, Bonne de Bourbon en 1355, c'est ici que son fils, le « Comte Rouge », vint passer sa lune

de miel avec Bonne de Bercy vingt ans plus tard. Entre temps, en 1365, on y avait reçu en grande pompe l'empereur Charles III. L'éclat de la Cour de Savoie avait grandement compromis la vie monastique, aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait fallu attendre le départ des princes au milieu du XV^e siècle pour que celle-ci soit enfin reformée et restaurée par toute une lignée de prieurs issus de la famille de Luyrieux, originaire du Bugey voisin. Ces derniers en reconstruisant une partie de l'église et des bâtiments voisins, assurèrent à leur établissement un suprême éclat, car la crise religieuse, les guerres et les prieurs commendataires provoquèrent la disparition définitive du prieuré en 1582.

Les fiefs

Les princes et les moines disparus, Le Bourget se retrouve comme les villages voisins, un simple bourg agricole animé seulement par les



Le Bourget au XVII^e siècle (dessin de P. Martellange)

quelques voyageurs passant le col du Chat (de moins en moins nombreux après l'aménagement de la route des Echelles), aux mains des nobles et des bourgeois accaparant ici les meilleures terres, comme ailleurs dans la région. En 1589, le duc avait vendu son château et la seigneurie afférente aux Berliet de la Chambre des Comptes, dont la noblesse toute neuve avait bien besoin de soutien, et qui prirent ainsi le titre envié de barons du Bourget. Par mariage, le tout passa au XVII^e siècle aux Laurent, vieille famille locale elle aussi tout juste anoblée et dont la maison originelle se trouve encore dans le bourg. En 1727, Gaspard Laurent vendit son titre aux Chollet et aux Buttet : les premiers, originaires d'Aix, tout fiers de leur entrée dans la noblesse sénatoriale, étaient ravis d'avoir un titre pour l'étayer, quant aux Buttet, ils étaient établis ici depuis longtemps dans l'ancienne maison-forte dite du Bourget ou d'Entremonts entre la route et la Leysse (domaine remanié où ils sont toujours). Un peu à l'écart sur le plateau de la Serraz, les Seyssel, déjà seigneurs d'Aix, jouirent pendant quatre siècles de la seigneurie que leur avaient concédée les Comtes en s'établissant ici ; les Seyssel n'étaient-ils pas leurs fidèles vassaux fréquentant assidûment le château princier voisin ? Leur fief immense s'étendit bientôt de Saint-Cassin à Aiguebelette ; grands officiers, diplomates, gouverneurs de Chambéry, puis de Turin, ayant la préséance sur tous les autres nobles savoyards, barons, puis marquis de la Serraz, les Seyssel n'en passèrent pas moins en Piémont au XVIII^e siècle, ils vendirent en partant marquisat et château à Jean-Baptiste Salteur, dont la famille d'origine sénatoriale (déjà nantie du

marquisat de Samoens et d'un domaine à Barberaz) est toujours établie ici.

Les papeteries

Au XVIII^e siècle, Le Bourget découvre l'industrie ; le marquis de la Serraz tente l'exploitation de gisements de houille, puis l'on s'intéresse tout aussi vainement à des gisements de fer hydraté riche mais phosphoreux. Plus durables et plus prestigieuses furent les papeteries situées à la Roche et à la Serraz, profitant des ruisseaux et des bois du Mont du Chat. A leur origine, une active famille du pays, les Caproni connus dès la fin du XVI^e siècle et jusqu'au XVIII^e par la qualité et l'abondance de leurs papiers et de leurs filigranes. A cette époque, la Roche se distingue de la Serraz qui ne sortit jamais de la médiocrité et disparut relativement tôt, même si tout ne fut pas toujours favorable à la première : une tornade en 1790 et un incendie en 1921. Relevé par les Girod dès la Révolution, l'atelier de la Roche acquit une première prospérité après 1815, en monopolisant la fourniture de tout le papier administratif du duché. Après 1860, cet intéressant débouché étant tari, il fallut se reconverter dans le papier d'emballage et l'on passa de 35 à 5 ouvriers. Ce n'est qu'après 1920 que l'on revint au papier de luxe. Dûment équipée et électrifiée, l'usine occupait 90 personnes en 1960, mais ni son ancienneté, ni la qualité de sa production ne purent la sauver par la suite...

Les communications et le tourisme

En 1830, Le Bourget sortait enfin de son isolement avec la route du

Chat, qui redonnait au village sa fonction traditionnelle d'étape entre Chambéry et le Petit Bugey. Bientôt après, en 1838, la Compagnie Savoyarde de Navigation créait un service de bateaux à vapeur reliant Lyon, Aix et Chambéry ; « l'Allobroge », « le Lavaret », et la « Ville de Turin » assuraient le trajet et faisaient du Bourget un port en liaison constante avec Aix et Chambéry dont il devenait une annexe touristique. La relation devait se faire avec Chambéry par un canal latéral à la Leysse (dont le percement avait été envisagé déjà par la duchesse Yolande de France, qui en 1470 avait projeté « un canal d'aigue pour pouvoir porter naville ou bateau »). Mais l'on utilisait plutôt un railway « à rail de bois » tiré par des chevaux, compromis définitivement en 1856 par la construction de la voie ferrée Culoz-Aix-les-Bains - Chambéry. Raverat en 1872 signale que

deux seules auberges au bord même du lac ont conservé « la vogue dont Le Bourget jouissait autrefois », en servant de but d'excursion pour les touristes aixois. Ces derniers appréciaient d'autant plus le village qu'on y dégustait un vin de qualité, le Charpignat, analogue aux crus voisins de l'Altesse et de Marestel du Petit-Bugey (Croisollet mentionne aussi un vin mousseux de la Serraz imitant le Champagne). Le cadre rural enchantait ces bourgeois en vacances, heureux d'y trouver un dérivatif au luxe aixois. Ce ne fut cependant qu'en 1910 que le tramway redonna une liaison directe avec Chambéry, ainsi Le Bourget put compléter sa clientèle aixoise par une clientèle chambérienne et sitôt l'épreuve de la guerre passée, se lancer enfin dans le tourisme indépendant. En 1920 la station possède déjà huit hôtels, en 1939 une dizaine sans compter les pensions. Cette recon-



La plage et les coteaux du Bourget dans les années 50

version était d'autant plus nécessaire que l'exode rural se faisait de plus en plus dramatique et que l'ancien artisanat disparaissait de plus en plus.

Le Bourget à la fin du XX^e siècle

La deuxième moitié du siècle ne fit qu'accentuer les tendances économiques entrevues. Perdant définitivement sa papeterie après 1960, Le Bourget ne sauvait sa tradition industrielle qu'en acceptant en 1972 la société Milton-Bradley venue d'Aix-les-Bains à la Plaine sur les lieux-mêmes des anciens tissages Henri ; l'entreprise d'abord spécialisée dans le matériel didactique se lance bientôt avec profit dans les jeux de société surtout les jeux électroniques. Avec une centaine d'ouvriers et même 130 en période de pointe (soit le double de l'effectif initial) Milton-Bradley est devenue un élément essentiel de la vie et de la croissance de la commune. Cependant la grande affaire est plus que jamais le tourisme. Face au luxe et à la masse aixoise, on joue ici sur une clientèle plus modeste et délibérément plus portée sur les activités balnéaires et aquatiques. Habilement on associe les hôtels, le camping, les résidences secondaires et le transit : en vingt ans, le potentiel immobilier a doublé et si l'élevage résiste, la vigne recule rapidement devant l'assaut des chantiers de construction.

Cet essor touristique né de la route, a failli périr par elle. L'énorme trafic routier passant par l'intérieur même du bourg, compromettait de plus en plus le calme nécessaire aux habitants et aux estivants, on réclama pendant des années une déviation, encore fallait-il savoir par où la faire passer, par le haut ? ou par le bas ? On adopta enfin la dernière so-

lution au détriment des marais, mais ceux-ci n'étaient-ils pas depuis longtemps bien compromis ?

La base aérienne

La platitude des terrains à l'extrémité du lac avait attiré très vite l'attention des aviateurs et du député Pierre Cot, qui, ministre de l'Air, fait décider le principe d'une piste civile et d'une base aérienne militaire en 1934. Le projet d'un port d'accostage pour hydravions ayant été écarté, les travaux commencent pour être à peine achevés en 1939. Symboliquement occupée par les Italiens en 1940, la base servit en 1941-42 à un groupement école d'officiers mécaniciens. Elle devait conserver par la suite son affectation pédagogique, même si les missions ne cessèrent de varier au fur et à mesure des besoins et des buts de l'armée de l'air : école de mécaniciens en 1945, école de préparation du personnel navigant en 1946, centre d'entraînement au vol en montagne en 1950, basse-école des télécommunications en 1952, enfin dès 1956, centre d'instruction pour les pilotes d'hélicoptères. Depuis 1962, la base est devenue aussi le (seul) organisme de réparation de la flotte d'hélicoptères de l'armée de l'air et depuis 1971 un groupement école pour les élèves-officiers d'active.

Eléments pour une visite

L'église et le prieuré

L'église servait autrefois aussi bien pour le prieuré (qui se réservait le chœur), que pour la paroisse (maîtresse de la nef), d'où le double patronage de Saint-Maurice pour le

premier et de Saint-Laurent pour la seconde. Malencontreusement restauré au XIX^e siècle, l'édifice conserve cependant bien des éléments de son ancienne splendeur.

La crypte ne remonte qu'au XI^e siècle. Dédiée à Notre-Dame la Basse, elle servait à l'exposition des reliques, mais elle est surtout intéressante par les réemplois de pierres et de colonnes romaines. Selon Raymond Oursel, elle reproduit le plan du chœur de la priorale de Charlieu bâtie en 990, « large chevet hémicirculaire prolongé dans l'axe par une absidiole... d'autre part, sa brève absidiole occidentale... exprime peut-être, elle aussi, la survie d'un mode carolingien utilisé notamment à Agaune (en Valais)... ».

Si les murs de la nef datent du XII^e siècle, l'abside a été rajoutée au XIII^e, mais les voûtes et le principal de la décoration remontent aux Luyrieux au XV^e. Ce sont eux qui ont mis un peu partout ici leur écusson « au chevron », et qui ont donné à l'église ses chapelles latérales sur le côté nord.

Odon, dont la pittoresque pierre tombale se trouve maintenant dans l'église, s'était plus particulièrement chargé de la partie méridionale. Il y édifia une chapelle pour son tombeau (l'actuelle chapelle Saint-Claude) et entreprit l'aménagement du cloître. Il n'eut le temps cependant que de s'occuper d'une seule aile, construisant dans le goût de l'époque, la galerie actuelle du rez-de-chaussée et en remontant au premier étage la galerie précédente plus ancienne, rare exemple de conservation historique. « Pour la première fois dans l'histoire, les fameuses nervures d'ogives prismatiques, qui constitueront bientôt l'un des caractères essentiels du gothique tardif, y



*Les saintes femmes devant
le tombeau du Christ ressuscité
ancien jubé
de l'église du Bourget du Lac*

sont généralisées... » souligne Raymond Oursel à propos de cette galerie du XV^e décidément pleine d'intérêts.

Le principal atout de l'église demeure dans les vestiges de l'ancien jubé, qui séparait jusqu'en 1825 le chœur de la nef. Ces hauts reliefs ont perdu leurs couleurs originelles et leurs inscriptions, mais ce sont d'excellents échantillons de la sculpture ogivale du XIII^e siècle, « Partout libre sans fantaisie et traditionnel sans raideur, l'artiste a évité ce qui pourrait nous distraire... rien que des portraits, rien que des têtes qu'il a vues... tout vit ici, une pose, un geste, un doigt... » (Gabriel Pérouse). L'agrandissement de l'église en 1837 lui fit perdre sa vénérable façade médiévale et des vols récents l'ont dépouillé de son beau christ de pitié en bois polychrome du XVI^e siècle et de son tabernacle du XVII^e que lui avaient donné les jésuites maîtres du prieuré à l'époque, mais elle conserve encore de beaux vitraux et une intéressante statuaire.

Le château des comtes

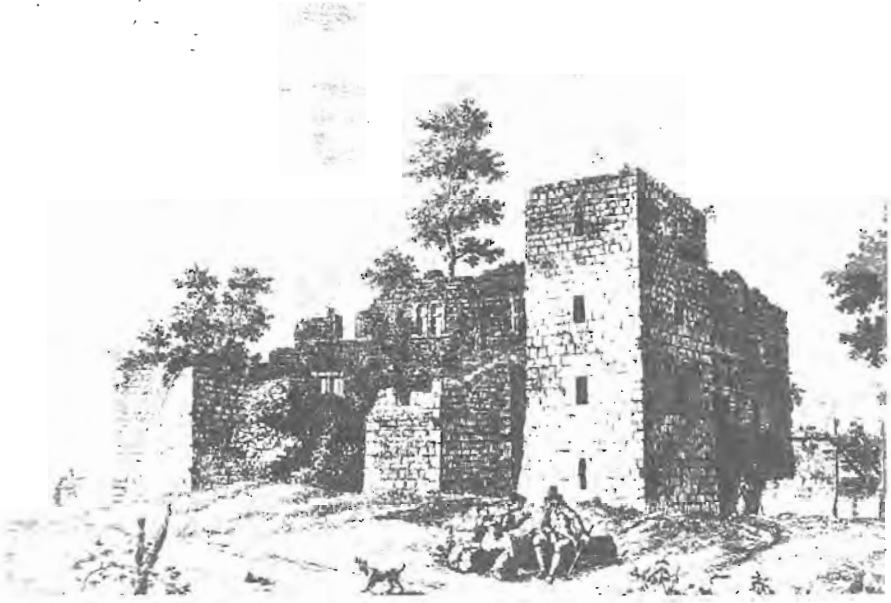
Enfoui sous les ronces et les dé-

bris, oublié dans les marais, le château victime du pillage et de l'indifférence des hommes, se livre difficilement. On a peine à imaginer l'édifice que les comtes élevèrent pour leur seul plaisir et pour lequel ils firent travailler une foule d'artistes, dont ce Georges d'Acquila qui passe pour un élève de Giotto. Il forme un grand quadrilatère de 60 mètres de côté, doté de quatre tours saillantes irrégulièrement réparties.

L'examen attentif des vestiges encore existants révèle néanmoins le souci de confort de ses constructeurs, partout des toilettes indépendantes, des cheminées à tous les étages des tours, des fenêtres à cou-

sièges. La tour nord contient encore un évier avec un trou d'évacuation des eaux, elle possède encore un intérêt certain avec un graffiti très ancien (donc rare), représentant un château fort, ce qui encore plus rare. La tour nord-ouest a révélé des carreaux en céramique vernissée à décors variables, elle abrite aussi un réduit qui fut sans doute initialement un oratoire transformé ensuite en boudoir galant avec des peintures érotiques dont il reste quelques traces.

La chapelle possédait une Vierge à l'enfant signalée au XIX^e siècle, perdue depuis et retrouvée... au musée du Louvre.



Le château des comtes de Savoie au Bourget du Lac